

SPECTACLES



Gréco confesse Brassens

Juliette Gréco se souvient qu'elle fut la fille la plus libre de Saint-Germain-des-Prés, pour interroger le plus grand des poètes de la chanson.

JULIETTE GRECO et Georges Brassens chantent au T.N.P. « C'est un mariage rigolo », dit Gréco, « Ça me plaît bien », ajoute Brassens. Simplement. Parce qu'ils ont l'humilité des talents authentiques. Mais c'est beaucoup plus important. C'est une consécration. Pour le T.N.P.

Et la preuve que M. André Malraux, qui les avait longtemps dédaignées, se prend à considérer les Variétés comme un mode d'expression populaire. Le spectateur a, désormais, le droit officiel d'apprécier autant la Chanson que la Tragédie. Le jour où les numéros visuels recevront aussi leurs lettres de créance sur le plateau du T.N.P., le music-hall recouvrera la considération du public français.

Ce « mariage rigolo » c'est le do, mi, sol, do de la Chanson. Gréco et Brassens se complètent parfaitement. Elle est la sensibilité raffinée, il est la tendresse bourrue. Elle est l'intelligence sophistiquée, il est la poésie rustique. D'un côté l'orchidée, de l'autre le romarin. Et ensemble la plus pure, la plus exacte, la plus précise expression de l'homme — la femme étant sous-entendue — contemporain.

Voilà pourquoi lorsque Juliette Gréco, pour Arts Loisirs, interroge Georges Brassens, les questions de l'une et les réponses de l'autre sont miroirs : elles reflètent la vérité de chacun.

Jean Monteaux

GRECO. — M. Brassens, Georges — je commence, comme ça, par respect — il paraît que notre présence au T.N.P. remue beaucoup de gens. Crois-tu qu'il existe un public T.N.P., un public Olympia, ou seulement des gens ?

BRASSENS. — Je suppose qu'il y a un public qui vient pour le T.N.P. et qui viendra peut-être aussi pour nous voir ; et puis d'autres publics.

G. — En somme un doux mélange...

B. — Oui. J'aime les mélanges. Je n'aime pas chanter pour une seule catégorie d'individus.

G. — J'aime bien les individus.

B. — Moi aussi, mais, réunis, ils composent une bande, un public. Et le public est assez vaste, assez doué.

G. — Ici les gens sont plus confortables qu'ailleurs.

B. — Ils font la moitié du chemin. Dans une autre salle, ils seraient moins réceptifs. Ici, ils viennent participer à un rite, célébrer une espèce de communion.

G. — Quel est le sexe du public ? Masculin ou Féminin ?

B. — Je ne sais pas...

G. — Pour moi le public est asexué. Je sais qu'il faut le séduire, mais j'ignore s'il est homme ou femme.

B. — Le public est différent selon celui qui passe en scène. Je crois que nous allons nous le partager. J'aurai des gens qui viendront te voir, tu en auras qui viendront pour moi.

G. — Je crois qu'ils viendront plutôt pour notre mariage rigolo. Que penses-tu de notre juxtaposition ?

B. — Elle me plaît beaucoup. D'ailleurs, si elle ne me plaisait pas, je ne serais pas là.

G. — Quelle est ta plus grande joie : quand tu écris ou quand tu es sur scène ?

B. — Quand je trouve une idée ou une image me permettant d'écrire quelque chose qui me semblera valable. Puis j'ai une seconde joie : quand la chanson est finie et qu'elle continue à me plaire, huit jours plus tard. La chanson, c'est comme le mariage, il faut avoir vécu un peu ensemble pour savoir si c'est la lune de miel. J'ai encore une troisième joie : quand la chanson est acceptée par le public et qu'il partage mes deux premières joies.

A quoi sert la musique ?

G. — Fumes-tu beaucoup la pipe quand tu travailles ?

B. — Oui. Je ne devrais pas mais si je cesse de fumer — j'ai essayé — je n'ai plus du tout de voix.

G. — A quoi sert la musique dans tes chansons ?

B. — A rendre les paroles plus accessibles. Et puis j'aime la musique pour la musique. Il m'arrive de composer sans penser à un texte ; alors, ensuite, j'utilise la musique en l'allongeant, en la diminuant, en l'adaptant à des paroles qui me sont venues plus tard.

G. — D'où te vient ton côté médiéval ?

B. — Peut-être de la fréquentation de gens comme Villon ou Rabelais.

G. — Sacrifies-tu parfois les mots à la musique d'un vers ?

B. — Ça m'arrive si ce que j'ai écrit n'est pas une connerie. Mais si le vers ne présente aucun intérêt pour l'histoire, je le supprime.

*

* *

G. — Tu parles souvent de Dieu et du Diable. Qu'en penses-tu ?

B. — Je pourrais, à la rigueur, penser quelque chose de Dieu, mais le Diable, ce n'est pas sérieux ; ou alors ils ne font qu'un. Mais je ne crois pas en Dieu.

G. — Donc, tu ne blasphèmes pas ?

B. — Mais si ! Parce que j'ai cru et qu'autour de moi les gens croient. Alors, parfois, je fais comme si je croyais encore : Dieu me sert quand même dans mes chansons.

Dieu, c'est fait pour servir

G. — Dieu, c'est fait pour servir.

B. — Ça me sert plus qu'aux âmes privilégiées.

G. — Qu'est-ce que la mort pour toi ?

B. — Elle a été longtemps un personnage littéraire. Mais depuis qu'elle s'est promenée autour de moi — je l'ai même vue d'assez près — j'y crois un peu plus. Je pense que c'est un sommeil.

G. — As-tu envie de chanter les chansons des autres ?

B. — Oui, mais pas en scène, seulement pour moi.

G. — Je comprends ça. Moi je ne chante jamais les mêmes choses dans ma baignoire ou quand je me réveille que sur la scène. Est-il une saison que tu préfères ?

B. — Plus maintenant. Avant, j'ai surtout l'automne.

G. — Peux-tu chanter à n'importe quelle saison de la même façon ?

B. — Non : j'ai horreur de chanter l'été.

G. — Crois-tu à une sorte d'universalité de tes chansons ?

B. — Je crois que mes chansons peuvent convenir à des gens qui ont le même vocabulaire que moi. Je me suis toujours défendu d'avoir des idées dans mes chansons : j'ai des émotions ; et ces émotions sont contenues dans les mots. Le son des mots a, pour les Français, un sens qu'il ne peut avoir pour les autres. J'emploie des images, des locutions proverbiales qui rendent mes chansons intraduisibles.

G. — Je ne peux, moi aussi, chanter qu'en français ; même à l'étranger. Je préfère garder la pureté des mots et la vérité des auteurs.

B. — Je ne peux pas être traduit. Il faudrait que j'écrive directement dans une langue étrangère, que je l'apprenne assez pour connaître sa psychologie, ce serait beaucoup trop compliqué.

G. — Tu es heureux ?

B. — Moyennement.

G. — Le serais-tu encore si tu cessais de chanter ?

B. — Sans doute. Mais je continuerais à travailler, à écrire : je ne sais rien faire d'autre. Je ne suis pas bricoleur, j'ai essayé des tas de petits trucs, même la photo, mais ça ne marche pas. Tu vois, mon violon d'Ingres c'est de faire des petits bouquets avec les espèces d'images qui me passent dans la tête.

G. — Pourquoi n'en fais-tu pas un livre ?

B. — Peut-être qu'un jour j'en éprouverai le besoin. Pour le moment, je te l'ai dit, je compose des petits bouquets.

*

* *

G. — Tu aimes l'amitié, l'amour, l'argent ?

B. — L'amitié, ça ne veut rien dire, l'amitié c'est des amis. L'amour, c'est beaucoup plus compliqué : dès que les choses sexuelles entrent en ligne de compte, on ne s'en sort pas avec des mots. Quant à l'argent, je n'y pense pas, et il m'est facile de ne pas l'aimer : je gagne bien ma vie. Mais si crevais de faim, j'y penserais.

Qu'est-ce que tu préfères ?

G. — De la vie, qu'est-ce que tu préfères ?

B. — Je ne sais pas. Tu me poses de ces questions...

G. — Dormir, manger, boire ?

B. — Non.

G. — Faire l'amour ?

B. — Ça ne me déplaît pas mais je ne suis pas un obsédé de la chose. Non, tu vois, j'aime bien être assis et écrire ; et puis aussi gratter de la guitare.

G. — En somme, tu aimes ce que tu fais et tu es parfaitement en équilibre avec toi-même ?

B. — Je crois, oui. Je n'y avais jamais pensé, mais je crois que tout va bien...

G. — Aimes-tu le théâtre ?

B. — Oui et non. Oui, quand je le lis, non quand je le vois représenté. Parce que lorsque je lis, j'invente la gueule des personnages, je les fais aller où je veux, je les habille comme il me plaît. A la représentation on m'en impose trop. Tiens, j'aime bien Hugo ; un jour j'ai vu « Ruy Blas » à la Télé : ça ne m'a pas plu à cause des visages des acteurs ; ils étaient certainement très bons comédiens mais ils me gênaient ; leurs têtes, je les ai dans la mienne. Les mots me parlent plus que les gestes. Si on allait déjeuner ?

G. — Tu es gourmand ?

B. — Ah ! non ! Je fais le désespoir des Français qui sont des becs fins, et je n'aime pas le pinard. Par contre, les sandwiches avec tout ce qu'on y met chez nous, ça me plaît bien. Mais je mange très peu. Surtout quand je travaille. Et en ce moment... Allez, viens, on va se taper un sandwich...

Arts & Loisirs

21 septembre 1966

